

Le (futur) traducteur face au texte : une lecture herméneutique

PAVLA DOLEŽALOVÁ

(Brno)

A (FUTURE) TRANSLATOR FACES THE TEXT: A HERMENEUTICAL READING

The translation is examined from both a diachronic and synchronic point of view. In the first case, there is namely a “before perspective when the text translated does not exist yet”. This case does, however, include its own after, not concerning yet the text having been translated, which is to be examined as a second step in a synchronic way. So as to appreciate the first situation of a translator facing a text, we find a useful tool to be F. Rastier’s “translator’s critical activity” enabling him “to pass from a retrospective hermeneutics... to a prospective hermeneutics”. Here the translation represents an act of reading and decrypting, followed by an exploration of the target language field. We would like to emphasize the idea of a code or codes to be decrypted and a hermeneutic quest for the author’s *vouloir dire*.

KEYWORDS: hermeneutical reading, reading grids, translation, translation teaching, *vouloir dire*

MOTS-CLÉS: formation traductologique, grilles de lecture, lecture herméneutique, traduction, *vouloir dire*

- Bref, il s'agissait seulement de s'entendre sur un moyen de communication, *n'importe lequel*, avec l'Invisible. Avec Dieu. (Graham Greene croit en Dieu.)

Et ce moyen une fois choisi, de s'y tenir.

D'un code, en somme?

D'un code, exactement.

Oui, mais qui lui prouvait que... Dieu était d'accord sur

le choix et sur l'utilisation de ce code?

C'était de sa part bien de la présomption...

Ce n'est pas si sûr! N'avez-vous jamais eu de façon fulgurante, illogique, mais immédiatement, totalement, définitivement convaincante, la certitude que tel événement, tel incident vous concernait de façon directe *et qu'il avait un sens*?

Certes oui, Jérôme. Mais comment être assuré de ne pas se tromper dans la traduction de ces messages chiffrés? Comment trouver à *coup sûr* le sens?

Rien n'est sûr en ce domaine [...]

Claude Mauriac, *Le dîner en ville*¹

1. INTRODUCTION

La présente réflexion autour de la traduction s'ouvre par une citation du texte littéraire qui s'achève par des mots reflétant très bien un enjeu important - *comment être assuré de ne pas se tromper dans la traduction de ces messages chiffrés? Comment trouver à coup sûr le sens?* Notre situation devant le texte à traduire est compliquée par le fait que *[R]ien n'est sûr en ce domaine*, et pourtant les étudiants en traduction ont le droit de poser les mêmes questions que le héros du roman. Est-ce d'ailleurs un hasard que son interlocuteur, censé connaître des réponses, s'appelle Jérôme ?

Précisément, rien n'est sûr en ce domaine, et l'idée d'intraduisibilité a ses fondements. Parmi d'autres théoriciens, Georg Gadamer exprime des réserves en constatant qu'aucune traduction ne peut pas remplacer l'original, que tout en l'aplatissant, elle n'est pas capable d'exprimer tout ce qui est inscrit entre les lignes ou dans les espaces blancs (Gadamer, 2010 : 132). Pourtant il ne s'agit pas d'une intraduisibilité complète et nous n'allons pas défendre une telle

¹ Mauriac, Claude (1992): *Le dîner en ville*. Paris, Albin Michel, 222.

approche, au contraire. Dans notre réflexion nous allons reprendre deux modes d'examiner la traduction, diachronique et synchronique, donc comme un acte imperfectif, et comme un état accompli, pour préférer le premier point de vue. Or la traduction comme un acte productif² (Gadamer, 2006 : 318) est ce qui forme le (futur) traducteur.

2. FACE AU TEXTE

2.1 La lecture diachronique

Dans le premier cas, il y a d'abord un avant qui répond à une proposée « perspective avant, quand le texte traduit n'existe pas encore ». En se servant de la vision de Claude Mauriac, nous nous situons donc dans la position de constater une possibilité d'instaurer un moyen de communication avec l'Inédit (jusqu'ici), avec l'Invisible (à jamais?), avec le Logos. Et, tout naturellement, la question suivante se présente : Qui va nous prouver que ce logos, cette parole, serait d'accord sur le choix et sur l'utilisation du code pour lequel nous avons opté ou bien, vu de manière plus terre-à-terre, plus matérielle, s'il y a compatibilité foncière entre les deux. Cette compatibilité est à vérifier.

En tant que traducteurs nous sommes invités à avoir, à faire la nôtre la certitude que « tel événement [linguistique] nous concerne de façon directe *et qu'il* a un sens » - sens sémiotique, pour préciser, sinon notre approche n'a pas de sens, ici sens rationnel. Et c'est notamment pour saisir, découvrir, déchiffrer ce sens que dans cette première situation, celle du traducteur devant le texte, nous trouvons utile, avec François Rastier, que « l'activité critique du traducteur lui permet [...] de passer de l'herméneutique rétrospective de l'original à l'herméneutique prospective de la traduction (Rastier 2006 : 9). La traduction est ici un acte de lecture, de déchiffrement, suivie d'une prospection du terrain de la langue cible pour en extraire et fixer les

² Pour Gadamer, déjà « la compréhension est une attitude non pas uniquement reproductive, mais aussi et toujours productive ».

signifiants répondant aux signifiés du code original. Ici, nous nous permettons d'envisager les signifiés dans le sens le plus large, jusqu'à une échelle supraphrastique, comme faisant partie du vouloir dire de l'auteur. La théoricienne de la traduction Amparo Hurtado Albir (1990 : 91) résume de ce terme, le vouloir dire, le postulat que « le destinataire qui doit comprendre la même chose que celui qui comprend la langue de l'émetteur original » pour le développer jusque dans une des définitions possibles de la « fidélité » de la traduction, à savoir qu'il s'agit d'une « adéquation du sens compris du traducteur et le vouloir dire de l'auteur » (Hurtado Albir, 1990 : 93). À l'instar de Gadamer, Wilhelm (2004 : 773) parle du « sens voulu par l'auteur ». Le concept du sens semble être parallèle au vouloir dire, le dernier présentant en plus l'avantage d'univocité : « la fidélité à l'original ne se situe pas au niveau des mots, ni du contenu, ni de l'époque, mais au niveau du vouloir dire de l'auteur, genèse du sens qu'ils transmettent » (Hurtado Albir, 1990 : 115). Pourtant il faut ajouter que le traducteur pour qu'il ne soit pas seulement lecteur doit à son tour transmettre ce sens, ce vouloir dire au lecteur final.

2.1.1 Toutes les choses qui participent au vouloir dire

Il nous faut probablement passer sous silence cette fois-ci le cas – aussi intéressant qu'il soit – où on ne parle pas pour dire quelque chose, mais au contraire pour ne rien dire, pour seulement exprimer p. ex. son autorité sur l'interlocuteur, pour s'affirmer etc. Pourtant nous pouvons peut-être examiner le cas où le vouloir dire de l'auteur du texte ne concerne pas seulement ce qu'il veut dire à propos du thème ou du concept en question mais aussi ce qu'il veut dire à propos de lui-même. Une petite précision là-dessus : comme la langue est un instrument majeur de la pensée, elle la dévoile et la traduit, ce qui est le plus visible sur le texte philosophique, sociologique, psychologique etc., en ce qu'ils contiennent des concepts théoriques inédits et originaux qui s'y définissent. L'auteur d'un tel texte ne parle donc pas « à propos du thème ou du concept », il les fonde, ce qui permet peut-être de présumer que son vouloir dire est égal à ces concepts originaux.

Pour revenir à ces éléments du vouloir dire de l'auteur qui font état de lui-même, notamment de ce qu'on pourrait appeler une modalité épistémique (de Saussure, 2012 : 131), de son attitude envers la réalité qu'il traite, et aussi des moyens linguistiques et stylistiques qu'il choisit dans ce but. Face à la réalité, des énoncés possibles qui s'offrent sont multiples. Il peut la constater, il peut la mettre en cause, prédire, exprimer son certitude, incertitude, attente impatiente ou peur, même un avertissement. Pour nous appuyer sur une base linguistique solide, nous reprenons volontiers la précision de Louis de Saussure qu'on peut partir « du principe que l'évidentialité, dans une langue comme le français, où elle n'est pas marquée par des expressions grammaticales univoques, n'est généralement pas pertinente en elle-même : elle sert à faire tirer des inférences pragmatiques, notamment au sujet de la modalité épistémique » (de Saussure, 2012 : 131). Alors, si le français n'a pas d'évidentialité grammaticale, on peut la traduire lexicalement, ce qui, justement, vu la richesse lexicale de cette langue, offre un espace presque infini de solutions possibles.

Il fait donc partie du vouloir dire de l'auteur (que l'on va traduire dans une autre langue, ne l'oublions pas) non seulement ce qu'il veut dire mais aussi comment il veut le dire, précisément qu'il veut le dire d'une manière inédite. Car cette manière neuve, n'ayant recours qu'à un matériau linguistique peu utilisé et peu usé devrait assurer la nouveauté de la pensée. En adoptant cette stratégie, l'auteur veut dire aussi qu'il sait dire ce qu'il dit d'une façon nouvelle, intéressante pour le public, il choisit des moyens comparables à une voix suffisamment haute pour que dans les bruits de la communication globale il serait entendu. Cela ne doit pas forcément être par orgueil, mais par exemple par un sens du devoir, car face au public cultivé il faut cultiver sa parole. En outre, face au public cultivé, que ce soient des auditeurs ou des lecteurs, il faut ménager p. ex. des injonctions, des avertissements, des remontrances, des menaces même, au moins on se garde de les expliciter. Or, les injonctions, avertissements, remontrances ou menaces font quelquefois partie du message, en sont inséparables, participent à son intégralité. Pour être objectif, il faut dire qu'il y a des notions avec le même impact émotionnel sur le destinataire mais contraire, positif, tels que le louange, exaltation, joie voire transport, passion et compassion et dont l'expression explicite

serait sans doute motivée et cultivée, raffinée et polie, bref soumise à une sélection stylistique.

Néanmoins l'auteur, fort de son expérience de rédaction dans sa propre langue, tend à croire que pour que l'information passe, le texte pourrait être lacunaire, ce qui n'est pas le cas dans un texte traduit. Par ailleurs, Hurtado Albir remarque que « si l'on considère que l'information est selon la définition de C. E. Shannon, 'ce qui reste invariable à travers toutes les opérations réversibles de codage ou de traduction', l'information et le sens sont deux choses différentes » (1990 : 75). En ce qui concerne des lacunes, elles peuvent être volontaires, préméditées, et on parle alors de l'art du non-dit (qu'on retrouve p. ex. chez le dernier lauréat français du Prix Nobel, Patrick Modiano), de *l'effet de sourdine*, *Dämpfung* (Leo Spitzer)³, de la lecture entre les lignes. Or celle-ci est difficile quand les lacunes ne sont pas traduites ou transcrites elles aussi. Parmi les non-dits grammaticaux, on peut citer par exemple le cas du sujet pronominal indéfini « on ». Ici, il faut s'interroger sur la façon précise de traduire ce sujet qui offre plusieurs possibilités : il / l'homme / ils / les gens / tout le monde / les autres / nous (la linguiste Herschberg-Pierrot parle de l' « on caméléon », 2003 : 27). La sélection d'une expression juste n'y est point un enjeu purement stylistique, mais notamment sémantique, la ligne de démarcation passant surtout entre la 3^e personne et la première personne, entre une absence à l'action et une présence, voire responsabilité etc.

2.1.2 Grilles de déchiffrement ⁴

L'image d'une grille de codage nous paraît utile de plusieurs points de vue ; la première ressemblance entre un message encodé et le texte à traduire réside dans le sérieux de la tâche à accomplir : une lecture erronée du message encodé peut avoir de graves conséquences (à l'instar d'un sous-marin allié détruit, la destruction peut frapper

³ Voir Anne Régent-Susini, *Quand dire, c'est taire? L'« effet de sourdine » racinien, stylistique et/ou rhétorique*, <http://www.rhetorique.revues.org/95>,

⁴ Pour une méthode didactique de la traduction cf. Doležalová, Pavla (2015): *Apprendre la traduction à l'aide des « grilles de traduction »*. *Pour une approche méthodique*, Etudes romanes de Brno, 37.

même des romans ou des écrits philosophiques). Comme le concept du message et du code est souvent mis en doute s'agissant du texte littéraire (p.ex. Ricœur, 2010 : 95), il faut préciser que nous prévoyons pour un message littéraire toute sa stratification spécifique. D'ailleurs chaque texte est une structure dotée et armée des liens internes de différents caractères et c'est pourquoi il ne suffit pas d'apposer une seule grille de lecture pour déchiffrer le message ; dans une position on déchiffre le lexique, dans une autre la syntaxe, puis on utilise la grille stylistique, celle phonétique si nécessaire, une grille pragmatique etc. Et la troisième ressemblance réside notamment dans la présence des cases vides, blanches, qui dissimulent, elles aussi, une partie du message, quelquefois une partie vitale, comme nous l'avons déjà constaté.

Jusqu'ici, nous nous situons toujours sur le chemin diachronique, en quête du sens, plongés dans une lecture herméneutique du texte. Il faut revenir sur l'idée de la double herméneutique, sur l'invitation à passer de l'herméneutique rétrospective de l'original à l'herméneutique prospective de la traduction. Étant donné qu'il nous faut encoder de nouveau le message que nous venons de déchiffrer, nous pouvons, forts de tous les acquis, jusqu'à ceux les plus subtils, restituer dans le matériel linguistique de la langue cible - c'est tout ce dont nous disposons - tout ce que l'auteur a voulu dire. Dans le contexte d'une approche herméneutique, George Steiner (1975, *passim*) considère une symétrie absolue comme un idéal. À l'aide d'une herméneutique prospective on peut en effet exprimer symétriquement même les attitudes de l'auteur pour lesquelles il n'existent pas les moyens linguistiques symétriques dans la langue source et dans la langue cible. Il n'y a pas de symétrie absolue par exemple dans l'expressivité langagière - nous pouvons considérer p.ex. la langue tchèque, à cause de son développement historique, comme moins encline au pathos que le français (comparons les discours officiels). Or le texte comme message porte une certaine charge expressive qu'on peut mesurer. S'il y a la possibilité d'une traduction partielle, appauvrie jusqu'à la falsification - une demi-vérité peut être un mensonge total - il existe aussi une surinterprétation dans la traduction qui entraîne les mêmes dégâts sur le message. La surinterprétation est due à l'effort d'instaurer des liens et des correspondances sémantiques partiellement possibles mais qui ne sont pas actualisés dans le texte donné. Elle peut

être véhiculée par la (bonne) intention de ne pas franchir les frontières de ce qui est connu, de ne pas entrer dans une altérité considérée comme excessivement « autre » et d'appliquer ses propres critères et outils d'évaluation. En ce qui concerne l'altérité dans la traduction, acceptée ou refusée, elle représente un thème récurrent dans le domaine de l'herméneutique traductologique, qu'il s'agisse des remarques de Schleiermacher, de Gadamer ou de Ricœur. La nécessité de se positionner dans le rapport entre « le propre » et « l'étranger » pour une interprétation que demande la traduction est généralement admise ; les enjeux de cette dichotomie sont mis à jour par Jane Elisabeth Wilhelm (2004) dans une étude synthétique.

3. LA LECTURE SYNCHRONIQUE ET AU-DELÀ

La deuxième position, celle face à un texte rédigé et fixé dans la langue cible, ne serait probablement pas réservée au traducteur, du simple fait que le texte est déjà traduit, toutes les étapes herméneutiques, rétrospectives et prospectives, sont parcourues. D'ailleurs cette position est magistralement occupée par les théoriciens (qui ont influencé la pensée concernant la traduction, Benjamin, Dotoli, Gadamer, Greimas, Meschonnic, Ricœur, Wittgenstein et d'autres). Si on se consacre à la lecture diachronique vue comme une méthode de traduction, on peut, au sens inverse, du point de vue synchronique, partir à la recherche des structures et des grilles y appliquées dans n'importe quel texte achevé, même achevé depuis bien longtemps, même dans un texte ancien. C'est p. ex. le cas de la traduction de *La Nouvelle Astrée*, abrégé du grand cycle pastoral *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, en russe datant de 1789. En profitant de la connaissance structurelle et détaillée de l'original on peut le comparer avec la version russe, et ensuite découvrir, en lisant à travers de différentes grilles - sémantique, stylistique, lexicale, pragmatique - des glissements de sens, des atténuations du ton, des substitutions et même des « corrections » au blanc : des passages omis. La comparaison des grilles de l'original et de celles de la traduction a fait voir des différences soutenant une hypothèse d'une stratégie traductologique spécifique avant le terme. L'ancienne traduction aurait été effectuée

ad usum delphini, donc dans un but éducatif. Mais c'est déjà un autre sujet de recherche. Or le présent article voulait être un petit manuel de lecture herméneutique et traductologique à l'usage de ceux intéressés.

Texte basé sur l'intervention de l'auteur lors
du III^e Atelier linguistique de Prague en octobre 2018

BIBLIOGRAPHIE

- DE SAUSSURE, Louis (2012): Modalité épistémique, évidentialité et dépendance contextuelle. In: *Langue française* 2012/1, n° 173. Accessible en ligne sur: <https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2012-1-page-131.htm>
- DOLEŽALOVÁ, Pavla (2015): Apprendre la traduction à l'aide des « grilles de traduction ». Pour une approche méthodique. In: *Études romanes de Brno*, 37.
- GADAMER, Hans Georg (2006, orig.1960): *Vérité et méthode*. 4^e éd. trad. par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio, Paris, Le Seuil.
- GADAMER, Hans Georg (2010): *Pravda a metoda, nárys filosofické hermeneutiky*. traduit en tchèque par David Mik, Prague, Triáda.
- HERSCHBERG-PIERROT, Anne (2003): *Stylistique de la prose*. Paris, Belin.
- HURTADO ALBIR, Amparo (1990): *La notion de la fidélité en traduction*. Paris, Didier Érudition.
- MAURIAC, Claude (1959): *Le dîner en ville*. Paris, Albin Michel.
- RASTIER, François (2006): Traduction et genèse du sens. In: LEDERER, Marianne (éd.): *Le sens en traduction*. Paris, Minard, accessible en ligne sur: « La traduction : interprétation et genèse du sens », URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2202>.
- RICŒUR, Paul (2010): La métaphore et le problème central..., *Écrits et conférences 2, Herméneutique*. Paris, éd. du Seuil, « La couleur des idées ».
- STEINER, George (1975): *After Babel, Aspects of Language and Translation*. Oxford University Press.
- STOLZ, Claire (2006): *Initiation à la stylistique*. Paris, Ellipses.

WILHELM, Jane Elisabeth (2004): Herméneutique et traduction : la question de « l'appropriation » ou le rapport du « propre » à « l'étranger ». In: *Meta*, 49 (4), 768–776. Accessible en ligne sur: <https://doi.org/10.7202/009780ar>

Pavla Doležalová

Ústav románských jazyků a literatur,

Filozofická fakulta

Masarykova univerzita v Brně

Arne Nováka 1, 602 00 Brno

399@mail.muni.cz